

SYLVAIN TESSON

La panthère des neiges

— Tesson ! Je poursuis une bête depuis six ans, dit Munier. Elle se cache sur les plateaux du Tibet. J'y retourne cet hiver, je t'emmène.

— Qui est-ce ?

— La panthère des neiges. Une ombre magique !

— Je pensais qu'elle avait disparu, dis-je.

— C'est ce qu'elle fait croire.

Sylvain Tesson a notamment publié aux Éditions Gallimard Dans les forêts de Sibérie (prix Médicis essai 2011), Une vie à coucher dehors (Goncourt de la nouvelle 2009) et Sur les chemins noirs.

nrf

SYLVAIN
TESSON

LA
PANTHÈRE
DES
NEIGES

nrf

GALLIMARD

SYLVAIN TESSON

**LA PANTHÈRE
DES NEIGES**

nrf

GALLIMARD

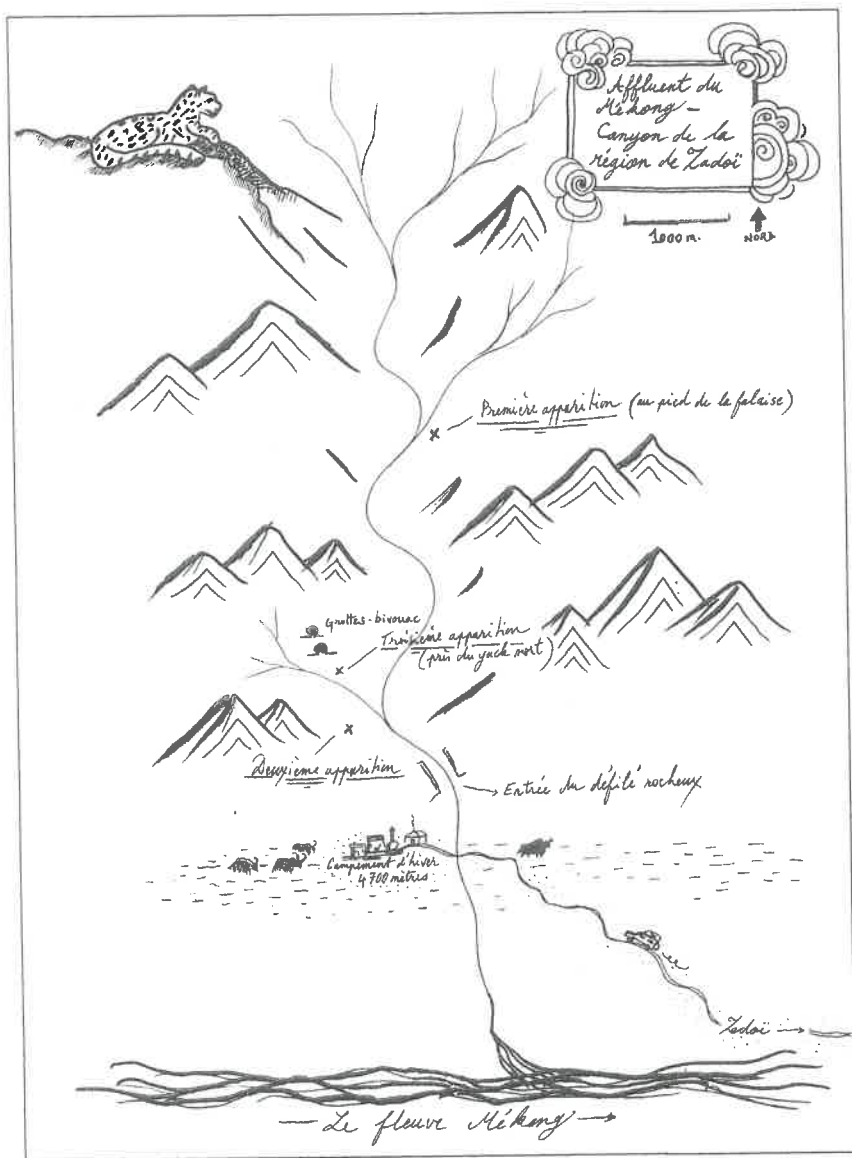


9 782072 822322



19-X G 02397 ISBN 978-2-07-282232-2

18 €



AVANT-PROPOS

Je l'avais rencontré un jour de Pâques, après une projection de son film sur le loup d'Abyssinie. Il m'avait parlé de l'insaisissabilité des bêtes et de cette vertu suprême : la patience. Il m'avait raconté sa vie de photographe animalier et détaillé les techniques de l'affût. C'était un art fragile et raffiné consistant à se camoufler dans la nature pour attendre une bête dont rien ne garantissait la venue. On avait de fortes chances de rentrer bredouille. Cette acceptation de l'incertitude me paraissait très noble – par là même antimoderne.

Moi qui aimais courir les routes et les estrades, accepterais-je de passer des heures, immobile et silencieux ?

Tapi dans les orties, j'obéissais à Munier : pas un geste, pas un bruit. Je pouvais respirer, seule vulgarité autorisée. J'avais pris dans les villes l'habitude de dégoiser à tout propos. Le plus difficile consistait à se taire. Les cigares étaient proscrits. « On fumera plus tard, sur un talus de la rivière, ce sera nuit et brouillard ! » avait dit Munier. La perspective de griller un havane au bord de la Moselle faisait supporter la position du guetteur couché.

Les oiseaux dans la charmille striaient l'air du soir. La vie explosait. Les oiseaux ne troublaient pas le génie des lieux. Appartenant à ce monde, ils n'en brisaient pas l'ordre. C'était la beauté. La rivière coulait à cent mètres. Des escadres de libellules volaient au-dessus de la surface, carnassières. Sur la rive ouest, un faucon hobereau menait des razzias. Vol hiératique, précis, mortel – un Stuka.

Ce n'était pas le moment de se laisser distraire : deux adultes sortaient du terrier.

Jusqu'à la nuit ce fut le mélange de la grâce, de la drôlerie et de l'autorité. Les deux blaireaux donnèrent-ils un signal ? Quatre têtes apparurent et des ombres fusèrent hors des galeries. Les jeux du crépuscule avaient commencé. Nous étions postés à dix mètres et les bêtes ne nous repèrent pas. Les jeunes blaireaux se battaient, escaladaient la levée de terre, roulaient dans le fossé, se mordaient la nuque et recevaient la torgnole d'un adulte qui remettait de la tenue dans le cirque du soir. Les fourrures noires rayées de trois lanières d'ivoire disparaissaient entre les feuillages, surgissaient plus loin. Les bêtes se préparaient à fureter par les champs et par les berges. Elles s'échauffaient avant la nuit.

Parfois, l'un des blaireaux approchait de notre position et allongeait son long profil qu'un mouvement de la tête recadrerait de pleine face. Les bandes sombres où se logeaient les yeux dessinaient deux coulées mélancoliques. Il avançait encore, on distinguait les pattes plantigrades, puissantes, ramenées en dedans. Les griffes laissaient dans le sol de France ces empreintes de petits ours qu'une certaine race d'hommes assez malhabile dans le jugement d'elle-même identifiait comme traces de « nuisibles ».

C'était la première fois que je me tenais si calmement posté, dans l'espérance d'une rencontre. Je ne me reconnaissais pas ! Jusqu'alors, j'avais couru de la Yakoutie à la Seine-et-Oise, obéissant à trois principes :

L'imprévu ne venant jamais à soi, il faut le traquer partout.

Le mouvement féconde l'inspiration.

L'ennui court moins vite qu'un homme pressé.

Bref, je me persuadais d'un rapport entre la distance et l'intérêt des événements. Je tenais l'immobilité pour une répétition générale de la mort. Par déférence envers ma mère reposant en son caveau des bords de Seine, je vadrouillais avec frénésie – le samedi en montagne, le dimanche aux bains de mer – sans porter attention à ce qui se passait autour de moi. Comment des milliers de kilomètres de voyage vous conduisent-ils un jour le menton dans les herbes, sur le bord d'un fossé ?

Près de moi, Vincent Munier prenait les blaireaux en photo. Sa masse de muscles dissimulée par la tenue de camouflage se confondait avec la végétation mais son profil se découpait encore dans la faible lumière. Il portait un visage à bords francs et à longues arêtes, sculpté pour donner des ordres, un nez qui procurait aux Asiatiques des sujets de moquerie, un menton sculptural et un regard très doux. Un bon géant.

Il m'avait parlé de son enfance, son père partant avec lui se terrer sous un épicéa pour assister au lever du roi, c'est-à-dire du grand tétras ; le père apprenant au fils ce que promettait le silence ; le fils découvrant la valeur des nuits sur la terre gelée ; le père expliquant que l'apparition

d'une bête représente la plus belle récompense que la vie puisse offrir à l'amour de la vie ; le fils commençant à tenir ses affûts, décelant tout seul les secrets de l'organisation du monde, apprenant à cadrer l'envol d'un engoulevent ; le père découvrant les photographies artistiques du fils. Le Munier de quarante ans, à mes côtés, était né dans la nuit des Vosges. Il était devenu le plus grand photographe animalier de son temps. Ses images de loups, d'ours et de grues impeccables se vendaient à New York.

« Tesson, je vais t'emmener voir des blaireaux dans la forêt », m'avait-il dit et j'avais accepté car personne ne refuse l'invitation d'un artiste en son atelier. Il ne savait pas que Tesson signifiait *blaireau* en vieux français. On employait encore l'expression dans les patois de l'ouest de la France et de la Picardie. « Tesson » était né de la déformation du *taxos* latin d'où provenaient les mots « taxinomie », science de la classification des animaux, et « taxidermie », art d'empailler les bêtes (l'homme affectionnant d'écorcher ce qu'il vient de nommer). Sur les cartes d'état-major de la France, on trouvait des « tessonnières », noms de lieux-dits champêtres qui portaient le souvenir d'holocaustes. Car le blaireau était haï dans les campagnes et irrépressiblement détruit. On l'accusait de fouir le sol, de percer les haies. On l'enfumait, on le crevait. Méritait-il l'acharnement des hommes ? C'était un être taciturne, une bête de la nuit et de la solitude. Il demandait une vie dissimulée, régnait sur l'ombre, ne souffrait pas les visites. Il savait que la paix se défend. Il sortait de ses retraites à la nuit pour rentrer à l'aube. Comment l'homme aurait-il supporté l'existence d'un totem de la discrétion érigeant la distance en vertu et se faisant un honneur

du silence ? Les fiches zoologiques décrivaient le blaireau « monogame et sédentaire ». L'étymologie me liait à l'animal mais je ne m'étais pas conformé à sa nature.

La nuit tomba, les bêtes se distribuèrent dans les fourrés, il y eut des froissements. Munier devait s'être aperçu de ma joie. Je tenais ces heures pour l'une des plus belles soirées de ma vie. Je venais de rencontrer une troupe d'êtres vivants parfaitement souverains. Eux ne se débattaient pas pour échapper à leur condition. Nous revînmes à la route par la berge. Dans ma poche, j'avais écrasé les cigares.

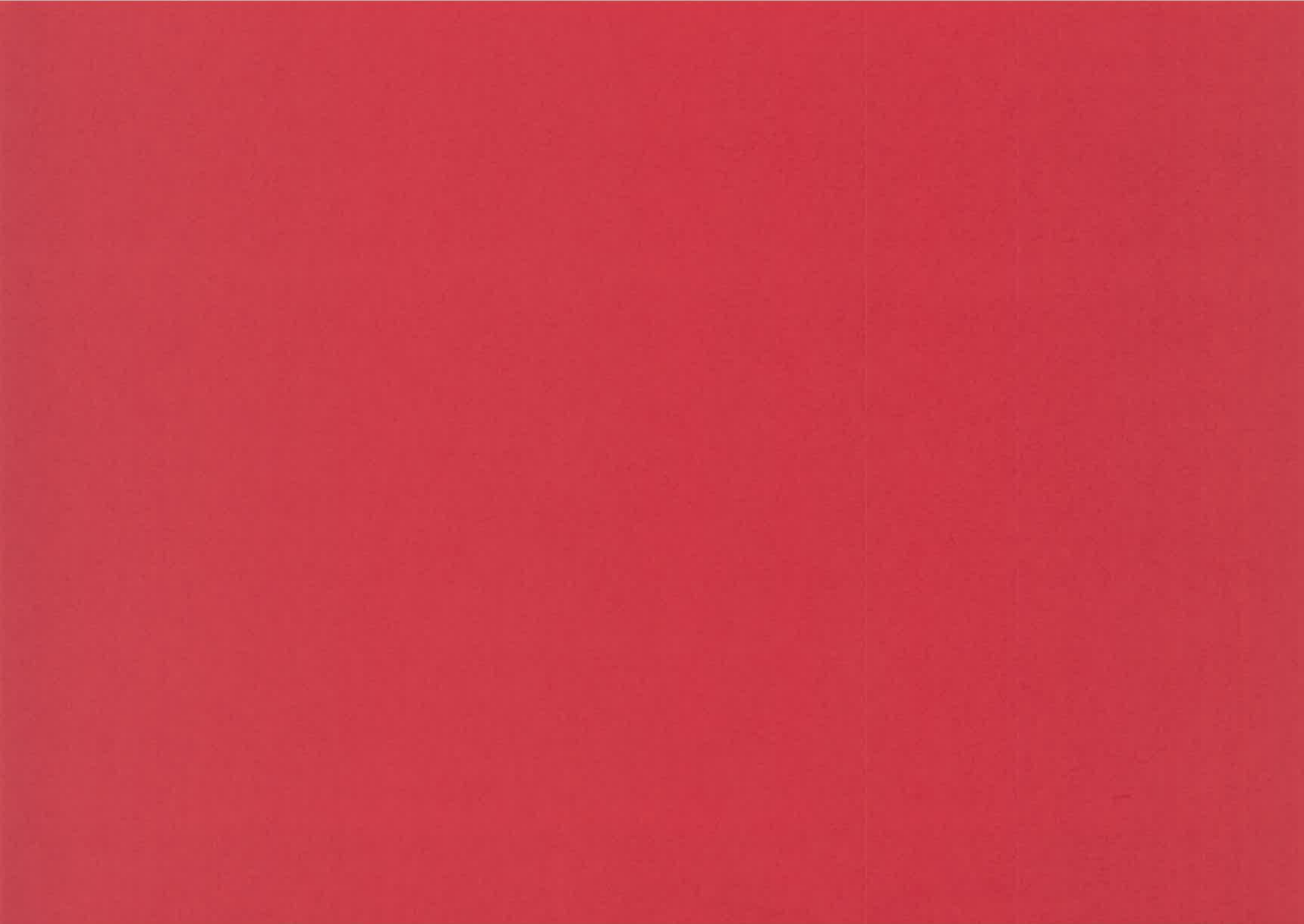
— Il y a une bête au Tibet que je poursuis depuis six ans, dit Munier. Elle vit sur les plateaux. Il faut de longues approches pour l'apercevoir. J'y retourne cet hiver, viens avec moi.

— Qui est-ce ?

— La panthère des neiges, dit-il.

— Je pensais qu'elle avait disparu, dis-je. ✓

— C'est ce qu'elle fait croire.



étaient bienheureux car ils ne savaient pas leur prédateur tapi dans les rochers. Aucune proie ne pourrait psychiquement supporter l'idée qu'elle côtoie la mort. La vie est vivable si le péril est ignoré. Les êtres naissent avec leurs propres œillères.

Munier me passa la lunette la plus puissante. Je scrutai la bête jusqu'à ce que mon œil se dessèche dans le froid. Les traits de la face convergeaient vers le museau, en lignes de force. Elle tourna la tête, pleine face. Les yeux me fixèrent. C'étaient deux cristaux de mépris, brûlants, glacials. Elle se leva, tendit l'encolure vers nous. « Elle nous a repérés, pensai-je. Que va-t-elle faire ? Bondir ? »

Elle bâilla.

Voilà l'effet de l'homme sur la panthère du Tibet.

Elle nous tourna le dos, s'étira, disparut.

Je rendis la lunette à Munier. C'était le plus beau jour de ma vie depuis que j'étais mort.

— Ce vallon n'est plus le même à présent que nous y avons vu la panthère, dit Munier.

Lui aussi était royaliste, croyant à la consécration des lieux par le séjour de l'Être. Nous redescendîmes dans la nuit. J'avais attendu cette vision, je l'avais reçue. Plus rien ne serait désormais équivalent en ce lieu fécondé par la présence. Ni en mon for intérieur.

Se coucher dans l'espace-temps

Dès lors, tous les matins, sans nous éloigner de plus de six kilomètres du campement tibétain, nous gagnâmes les hauteurs. Nous savions la panthère dans la place, nous pouvions l'apercevoir encore. Tout le jour nous battions les crêtes, fournissant les mêmes efforts que les chasseurs de safari. Nous marchions, cherchions les traces, nous embusquions. Parfois nous nous séparions en deux groupes, et communiquions par radio le résultat des fouilles. Nous traquions le mouvement le plus ténu. Un vol d'oiseau pouvait suffire.

— L'année dernière, raconta Munier, je désespérais de voir la panthère. J'étais en train de replier mon affût quand un grand corbeau donna l'alerte sur la crête. Je restai pour l'observer, et soudain, la panthère apparut. Le corbeau me l'avait signalée.

— Par quel étrange mouvement de l'âme en arrive-t-on à tirer une balle dans la tête d'un être pareil ? dit Marie.

— "L'amour de la nature" est l'argument des chasseurs, dit Munier.

— Faut-il laisser les chasseurs entrer au musée, dis-je. Par amour de l'art ils lacéreraient un Vélasquez. Mais par

amour d'eux-mêmes, étrangement, ils sont peu nombreux à se tirer une balle dans la bouche.

En une seule de ces journées nous avons amassé des centaines de visions pour les objectifs de Marie, les plaques de Munier, nos propres regards, nos seuls souvenirs, notre édification. Pour notre salut peut-être ? Le premier qui la voyait signalait une bête aux autres. Aussitôt que nous l'apercevions, une paix montait en nous, un saisissement nous électrisait. L'excitation et la plénitude, sentiments contradictoires. Rencontrer un animal est une jouvence. L'œil capte un scintillement. La bête est une clef, elle ouvre une porte. Derrière, l'incommunicable.

Ces heures de vigie se situaient aux antipodes de mon rythme de voyageur. À Paris, je butinais des passions désordonnées. « Nos vies hâtives », avait dit un poète. Ici, dans le canyon, nous scrutions les paysages sans garantie de moissons. On attendait une ombre, en silence, face au vide. C'était le contraire d'une promesse publicitaire : nous endurions le froid sans certitude d'un résultat. Au « tout, tout de suite » de l'épilepsie moderne, s'opposait le « sans doute rien, jamais » de l'affût. Ce luxe de passer une journée entière à attendre l'improbable !

Je me jurais, une fois rentré en France, de continuer à pratiquer l'affût. Nul besoin de se trouver à 5 000 mètres dans l'Himalaya. La grandeur de cet exercice partout praticable était de toujours procurer ce qu'on exigeait de lui. À la fenêtre de sa chambre, sur la terrasse d'un restaurant, dans une forêt ou sur le bord de l'eau, en société ou seul sur un banc, il suffisait d'écarquiller les yeux et d'attendre que

quelque chose surgisse. On ne l'aurait jamais noté si l'on ne s'était pas maintenu aux aguets. Et si rien n'arrivait, la qualité du temps passé s'était trouvée accrue par l'attention portée. L'affût était un mode opératoire. Il fallait en faire un style de vie.

Savoir disparaître relevait de l'art. Munier s'y était entraîné pendant trente ans, mêlant l'annulation de soi à l'oubli du reste. Il avait demandé au temps de lui apporter ce que le voyageur supplie au déplacement de lui fournir : une raison d'être.

On se tient aux aguets, l'espace ne défile plus. Le temps impose ses nuances, par touches. Une bête vient. C'est l'apparition. Il était utile d'espérer.

Mon camarade avait attendu la venue des bœufs musqués de Laponie, des loups de l'Arctique, des ours d'Ellesmere, des grues japonaises. Il s'était gelé des orteils dans la neige, posté jour et nuit, fidèle aux directives des snipers : mépriser la douleur, ignorer le temps, ne pas céder aux fatigues, ne jamais douter de l'issue, ni décrocher avant d'avoir obtenu ce que l'on désirait.

Dans les futaies de Carélie, les tireurs d'élite de l'armée finlandaise avaient tenu en échec les armées soviétiques pendant la guerre de 1939-1940 malgré leur infériorité numérique. Ils avaient appliqué dans la guerre les techniques de la chasse en forêt froide. Une poignée d'entre eux s'était fondue à la taïga, à l'affût du bolchevique, par - 30 °C, l'index sur la détente d'un fusil de précision, le magistral M.28. Ils mâchaient de la neige pour ne pas exhaler de vapeur. Ils se déplaçaient, s'embusquaient, logeaient une balle dans la tête

d'un tankiste russe, disparaissaient, faisaient feu à nouveau, mobiles, indétectables, furtifs donc vraiment dangereux. Ils avaient fait de la forêt un enfer.

Le plus célèbre d'entre eux, Simo Häyhä, petit soldat d'un mètre cinquante, avait tué plus de cinq cents Rouges dans les forêts gelées. On l'avait surnommé « la mort blanche ». Un jour il s'était fait repérer par un sniper soviétique. La balle de Mosin-Nagant M91/30 russe lui avait emporté la mâchoire mais il avait survécu à la blessure, défiguré.

Les snipers finlandais se prétendaient désinvoltés, opiniâtres, équanimes : vertus de monstres froids. En finlandais le mot *sisu* désigne l'association des qualités de constance et de résistance. Comment traduire le terme ? « Abnégation spirituelle », « oubli de soi », « résistance mentale » ? Dans le catalogue de l'héroïsme humain, depuis le capitaine Achab traquant sa baleine blanche, nul autre que le sniper finlandais n'incarnait aussi bien la figure de l'homme aimanté par un unique objet.

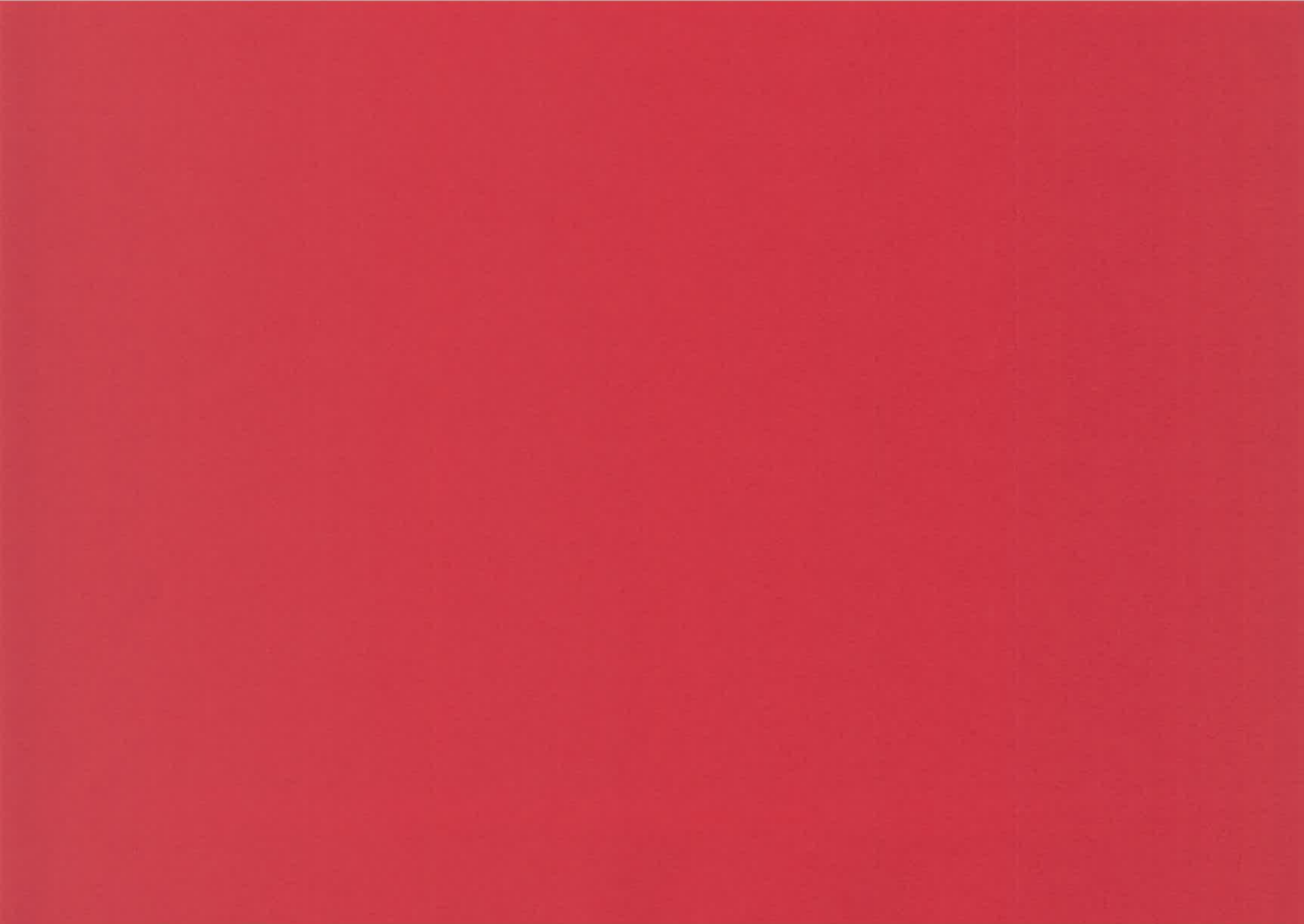
Munier était invisible et patient comme un sniper finlandais. Il vivait dans le *sisu*. Mais il ne tuait pas, n'en voulait à personne et aucun socialiste ne lui avait encore tiré dessus.

Dans l'armée française, le 13^e régiment de dragons-parachutistes maîtrisait l'art du camouflage. Les dragons s'infiltraient en territoire ennemi pour espionner les mouvements. Ils s'incorporaient au décor, ne produisant aucun déchet, n'exhalant aucune odeur, restant des jours entiers en poste. Recouvert de ses treillis, les objectifs enturbannés de haillons kaki, Munier ressemblait à un de ces hommes-sapin, hommes-rocher, hommes-muret. Une différence notable : panthères du Tibet et loups arctiques possédaient

des équipements sensoriels mieux affûtés que les Mahométans belliqueux.

Parfois, en plein exercice de *sisu*, allongé aux côtés de Munier, je rêvassais idiotement : j'imaginai un dragon-parachutiste embusqué dans une clairière. Un couple d'amants débouchait, excité d'avoir enfin déniché un endroit solitaire. Le monsieur renversait la dame, sur un dragon camouflé en rocher. Quel destin pour un agent du renseignement ! S'enfouir dans les talus pour percer les secrets d'État et surprendre Maurice pelotant Marceline. Munier ne me racontait rien. Je le soupçonnais d'avoir été témoin de ces tripotages.

Pour l'instant, le temps passait, et lui seul. Il arriva qu'un gypaète tournât, dans l'espoir que nous fussions morts. Un loup trotta, ombre sans honte. Une fois passa un corbeau, tourment dans la mémoire du ciel. Une autre fois, un chat de Pallas sortit la tête de sa cachette, offusqué et charmant. Notre envie de le caresser semblait le mettre en colère. Nous fouillâmes les vallons pendant trois jours entiers. La panthère pouvant être un rocher et chaque rocher une panthère, il s'agissait d'être minutieux. Je croyais la voir partout : sur une tache d'herbe, derrière un bloc, dans l'ombre. L'idée de la panthère m'avait envahi. C'était un phénomène psychologique ordinaire : un être vous obsède, il apparaît partout. C'est pourquoi les hommes très épris d'une seule femme aimeront toutes les autres, cherchant à vénérer la même essence dans la diversité des manifestations. Allez expliquer cela à l'épouse qui vous pince : « Chérie, c'est toi que j'aime dans chacune ! »



Les enfants du vallon

Chaque soir, lorsque nous débarquions dans les baraques, les sœurs de Gompa nous prenaient la main, nous menaient au poêle. Pendant des années, elles apprendraient les gestes de leur mère pour les transmettre ensuite à leurs propres filles. Nous les aidions à porter l'eau, à la mode asiatique : deux seaux suspendus aux extrémités d'une canne de bambou. La charge était lourde pour mon dos abîmé. Jisso, trente kilos, ne rechignait jamais à accomplir les deux cents mètres entre la rivière et les baraques. Gompa m'imitait en grimaçant, claudiquant, cassé en deux. Puis nous somnolions dans la chaleur de la pièce. Le bouddha souriait. Les bougies diffusaient une odeur blanche. La mère versait le thé. Le père dans ses fourrures se réveillait de sa sieste. Le poêle était l'axe. Autour, les constellations familiales : l'ordre, l'équilibre, la sécurité. Dehors montait la rumeur d'une mastication. Les bêtes-esclaves se reposaient.

Elle ne réapparaissait pas. Nous sillonnions les versants, explorions les cavités. Passaient des renards, des lièvres, force troupeaux de chèvres bleues mais de panthère jamais, et

les gypaètes traçaient leur ronde de mort au-dessus de ma déconvenue.

Il fallait s'y résoudre : ici, l'Évolution n'avait pas misé sur la perpétuation par la multitude. Dans les écosystèmes tropicaux, la vie se répand par profusion : nuage de moustiques, grouillements d'arthropodes, explosions d'oiseaux. L'existence est courte, rapide, interchangeable : de la dynamite spermatique ! La nature répare en prodigalité ce qu'elle disperse dans le gâchis de la dévoration. Au Tibet, la longévité des créatures compense leur rareté. Les bêtes sont résistantes, individuées, programmées pour le long terme : la vie dure. Les herbivores tondent une herbe maigre. Les vautours coupent un air vide. Les prédateurs rentrent bredouilles. Ils relanceront leurs attaques plus tard, plus loin, égaillant d'autres troupeaux. Parfois, pendant des heures pas un mouvement, pas un souffle.

Le vent arrachait aux versants des dardres de neige. Nous tenions bon. Le principe du guet est d'endurer l'inconfort dans l'espoir qu'une rencontre en légitime l'acceptation. L'idée qu'elle était là et que nous l'avions vue, qu'elle nous voyait peut-être et qu'elle pouvait surgir suffisait à supporter l'attente. Je me souvenais que le Swann de la *Recherche*, amoureux d'Odette de Crécy, tirait contentement de la simple certitude qu'elle pouvait se trouver près de lui quand bien même ne la rencontrerait-il pas. Je me rappelais vaguement un passage mais il me fallut attendre le retour à Paris pour retrouver les lignes et les lire à Munier. Marcel Proust aurait parfaitement compris l'essence de nos affûts mais, par des températures de - 20 °C, il aurait pris froid dans sa pelisse de vison et aurait toussé. Il suffisait de remplacer Odette par « la panthère blanche » : « Même avant d'y voir

Odette, même s'il ne réussissait pas à l'y voir, quel bonheur il aurait eu à mettre le pied sur cette terre, où ne sachant pas l'endroit exact, à tel moment, de sa présence, il sentirait palpiter partout la possibilité de sa brusque apparition... » La possibilité de la panthère palpitait dans la montagne. Et nous ne demandions qu'à elle de maintenir une tension d'espérance suffisante pour tout supporter.

Ce jour-là, les trois enfants vinrent me rejoindre, menés par Gompa le plus petit et le plus démoniaque. Ils allèrent droit sur ma position, chantant, caracolant, les vestes débraillées, les cheveux emportés par le vent. Ils marchèrent exactement vers les blocs de rocher où je m'étais caché, ruinant ainsi mes efforts de dissimulation et prouvant que mes camouflages n'étaient pas au point. Du fond du vallon, ils avaient repéré ma cache à cinq cents mètres de distance ! Ils s'installèrent avec moi, vifs, ravissants, ne connaissant du monde que ce vallon et de la vie que des journées limpides, côtoyant les bêtes fauves et les yacks assagis. À huit ans, ces mêmes avaient la notion de la liberté, de l'autonomie et des responsabilités, la morve au nez, le sourire en coin, un poêle comme seconde mère et un troupeau de géants à charge. Ils craignaient les panthères, mais portaient un petit poignard à la ceinture et se seraient défendus en cas d'attaque. En outre, ils conjuraient les peurs par leurs chants gueulés dans l'air glacé. Ils n'avaient pas de conseiller d'orientation, ils savaient courir la montagne. Ils circulaient chaque jour devant des promesses de défilés conduisant à des cols ouverts sur l'horizon. Ils échappaient à l'infamie de nos enfances européennes : la *pédagogie*, qui ôte aux enfants la gaieté. Leur monde avait ses bordures, la nuit ses froidures, l'été ses douceurs, l'hiver ses souffrances.

Ils peuplaient un royaume crénelé de tours, percé d'arches, défendu de parois. Ils ne regardaient jamais d'écrans et peut-être leur grâce était-elle proportionnelle à l'absence de haut débit ? Munier, Marie et Léo, cachés au pied d'une paroi de la rive droite, vinrent rejoindre notre groupe. Alors, abandonnant toute chance de surprendre la panthère, nous tîmes salon dans les rochers jusqu'au soir.

Munier montra aux enfants le tirage papier d'une photo qu'il avait prise une année auparavant.



Au premier plan, un faucon, couleur de cuir, posté sur un rocher de lichen. En arrière, légèrement à gauche, derrière le contour du calcaire, invisible à un regard non prévenu, apparaissaient les yeux d'une panthère fixant le photographe.

La tête de l'animal s'incorporait au roc et l'œil mettait un temps à la distinguer. Munier avait réglé ses focales sur les plumes de l'oiseau sans même soupçonner que la panthère l'observait. Ce n'est qu'en étudiant ses photos, deux mois plus tard, qu'il s'était aperçu de sa présence. Lui, le naturaliste infailible, avait été berné. Quand il m'avait montré la photo, je n'avais rien distingué d'autre que l'oiseau et il avait fallu que mon ami me pointât du doigt la panthère pour que je perçoive l'existence de ce que mon regard n'aurait jamais détecté de lui-même, car il ne cherchait pas à saisir autre chose qu'une présence immédiate. Une fois localisée, la bête me frappait à chaque fois que je voyais l'image. L'insoupçonnable était devenu l'évident. Cette photo recelait ses enseignements. Dans la nature, nous sommes regardés. D'autre part, nos yeux vont toujours vers le plus simple, confirment ce que nous savons déjà. L'enfant, moins conditionné que l'adulte, saisit les mystères des arrière-plans et des présences repliées.

Nos petits amis tibétains ne se firent pas abuser. Leurs doigts se pointèrent immédiatement sur elle. « *Saa!* » hurlaient-ils. Non que leur vie montagnarde leur eût affûté le regard mais leur œil d'enfant ne se laissait pas conduire vers la certitude du donné. Ils exploraient les périphéries du réel.

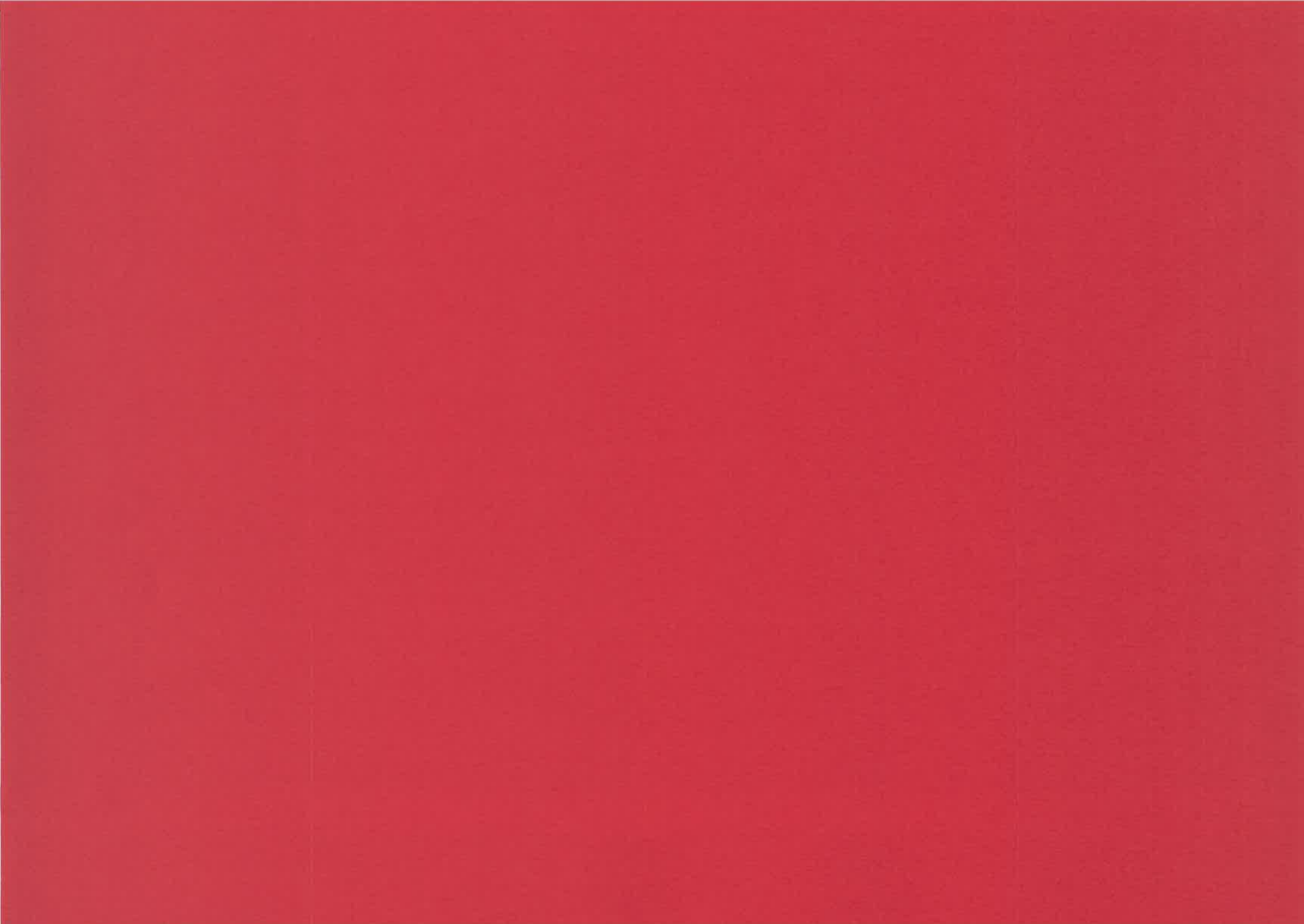
Définition du regard artistique : voir les fauves cachés derrière les paravents banals.

La deuxième apparition

Nous la vîmes une deuxième fois par un matin de neige. Nous étions sur les crêtes de calcaire, au débouché austral du vallon, au-dessus d'une arche percée de rafales. Nous avions pris nos postes à l'aube : le vent nous giflait le visage.

Munier restait stoïque, impeccablement rivé à ses œillillons. Sa vie intérieure s'alimentait du monde extérieur. La possibilité d'une rencontre anesthésiait en lui toute douleur. La veille, il m'avait parlé de ses proches. « Ils me prennent pour un névrosé : je regarde passer une sittelle pendant que se déroulent des choses cruciales. » Je lui avais répondu que la névrose se situait au contraire dans la diffraction de nos cerveaux affolés d'informations. Prisonnier de la ville, nourri du perpétuel jaillissement de nouveautés, je me sentais un homme diminué. La fête foraine battait son plein, la lessiveuse tournait, les écrans scintillaient. Jamais je ne me posais la question : en quoi le vol des cygnes serait-il moins intéressant que les tweets de Trump ?

Moi, pour me soutenir pendant les heures d'affût, je plongeais dans les souvenirs. Je me transportais l'année d'avant, sur les plages du canal du Mozambique ou bien me



falaise d'en face, sur l'autre rive. Son hululement annonçait l'ouverture des chasses. « Hou ! Hou ! dormez, gros herbivores, et cachez-vous ! disait le hibou, les rapaces vont décoller, les loups sortir et rôder dans le noir, pupilles dilatées, et la panthère viendra tôt ou tard, plonger son museau dans le ventre de l'un d'entre vous. »

En montagne, les efforts du ciel ne sont pas de trop, au petit matin, pour cacher sous une couche de neige la trace des orgies de la nuit.

À huit heures du soir, Marie et Munier nous rejoignirent. Sur un réchaud timide, Léo fit la soupe. Nous parlâmes de la vie dans les grottes, de la peur vaincue par le feu, de la conversation née des flammes, des rêves qui devinrent l'art, du loup qui devint le chien, et de l'audace des hommes à franchir la ligne. Puis Munier évoqua cette rage humaine à faire payer plus tard à tous les autres règnes les souffrances endurées pendant les hivers paléolithiques. Chacun regagna sa grotte.

Nous nous glissâmes dans les duvets. Si la panthère venait dans la nuit, elle humerait notre fumet, malgré le froid. Il fallait accepter cette idée déprimante : « La Terre sent l'homme¹. »

— Léo ? dis-je avant d'éteindre ma lampe.

— Oui ?

— Munier, au lieu d'offrir un manteau de fourrure à sa femme, l'emmène voir directement la bête qui le porte.

1. Ylpe, *Textes sans paroles*.

La troisième apparition

Aux premières lueurs, nous rampâmes hors de nos sacs. Il avait neigé et la bête était près de son yack, babines rougies de sang, pelage saupoudré de blanc. Elle était revenue avant l'aube et dormait, le ventre lourd. Sa fourrure était une nacre aux reflets bleus. Pour cela, on l'appelait panthère des neiges : elle arrivait comme la neige, silencieuse, et se retirait à pas de feutre, fondue dans la roche. Elle avait déchiré l'épaule, part du roi. Une tache vermillon se découpait dans la robe noire du yack. La panthère nous avait repérés. Se tournant sur le flanc, elle leva la tête et nous croisâmes son regard, braise froide. Les yeux disaient : « Nous ne pouvons vous aimer, vous n'êtes rien pour moi, votre race est récente, la mienne immémoriale, la vôtre se répand, déséquilibrant le poème. » Cette face barbouillée de rouge, c'était l'âme du monde primitif alternant les ténèbres et l'aurore. La panthère ne semblait pas inquiète. Peut-être avait-elle mangé trop vite. Elle s'endormait de courts instants. Sa tête reposait sur ses pattes avant. Elle se réveillait, humait l'air. Cette phrase que j'avais tant aimée du *Récit secret* de Pierre Drieu la Rochelle me martelait l'esprit, et si la proximité de la bête

ne nous avait pas commandé le silence, je l'aurais récitée à Munier, à la radio, pour lui dire tout le mal que j'en pensais à présent : « ... je savais qu'il y avait en moi quelque chose qui n'était pas moi et qui était beaucoup plus précieux que moi. » Je la détournais mentalement pour formuler ceci : « Il y a hors de moi quelque chose qui n'est pas moi et qui n'est pas l'homme et qui est plus précieux, et qui est un trésor hors l'humain. »

Elle resta jusqu'à dix heures du matin. Deux gypaètes venaient aux nouvelles. Un grand corbeau traça une ligne dans le ciel : encéphalogramme plat.

J'étais venu pour l'once. Elle était là, roupillant à quelques dizaines de mètres de moi. Cette fille des bois, aimée par moi en des temps où j'étais un autre, avant que ma chute d'un toit en 2014 ne m'aplatisse, aurait su remarquer des détails que je ne voyais pas, m'aurait expliqué les pensées de la panthère. Pour elle, je regardais la bête de toutes mes forces. L'intensité avec laquelle on se force à jouir des choses est une prière adressée aux absents. Ils auraient aimé être là. C'est pour eux que nous regardons la panthère. Cette bête, songe fugace, était le totem des êtres disparus. Ma mère emportée, la fille en allée : chaque apparition me les avait ramenées.

Elle se leva, fila derrière un rocher, réapparut sur la pente. Son pelage se mêlait aux buissons, laissant une traînée *poikilos*. Ce mot de la Grèce antique désigne la peau tachetée du fauve. Le même terme décrit le chatolement de la pensée. La panthère, comme la pensée païenne, circule dans le dédale. Difficilement saisissable, elle palpète, accordée au monde, pavoisée. Sa beauté vibre dans le froid. Tendue parmi les

choses mortes, paisible et dangereuse, mâle avec un nom femelle, ambiguë comme la plus haute poésie, imprévisible et sans confort, bigarrée, moirée : c'est la panthère *poikilos*.

Le chatolement disparut pour de bon, La panthère des neiges s'était évaporée. La radio crépita :

— Vous l'avez ? dit Munier.

— Non, perdue, dit Léo.